
Couchard, Françoise. – *L'excision*

Paris, PUF (« Que sais-je ? »), 2003, 127 p.

Michèle Dachet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5994>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.5994](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.5994)

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 28 juin 2006

Pagination : 449-450

ISBN : 978-2-7132-2090-6

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Michèle Dachet, « Couchard, Françoise. – *L'excision* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 182 | 2006, mis en ligne le 05 juillet 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5994> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.5994>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Couchard, Françoise. – *L'excision*

Paris, PUF (« Que sais-je ? »), 2003, 127 p.

Michèle Dachet

- 1 Ce petit livre sur l'excision aborde tous les aspects de la question dans un style clair et agréable. L'auteure, psychanalyste, note en introduction que si les hommes naissent nus, ils ne le restent pas et inscrivent de nombreuses marques sur leur corps. Cependant, plus qu'une marque, l'excision est une mutilation.
- 2 Le premier chapitre constitue un panorama historique des attitudes européennes vis-à-vis de « l'inquiétante étrangeté du sexe des autres ». Françoise Couchard souligne l'ancienneté des interventions sur le sexe des femmes (témoignages de Hérodote, Ptolémée...), organe considéré soit comme en excès, soit comme en défaut (par rapport au sexe masculin). Les mœurs des « sauvages » fascinent. Elles sont exaltées ou dépréciées, selon la place qu'on accorde à leurs auteurs dans le phylum humain (épisode de la « Vénus hottentote »). À la curiosité des voyageurs et des encyclopédistes succèdent, au début du xx^e siècle, des études anthropologiques et médicales. Les premiers mouvements d'opposition à l'excision émanent des Églises anglicane et missionnaires du Kenya et du Nigeria, puis, à partir des années 1960, des mouvements féministes relayés par les organismes internationaux qui réclament l'abolition de cette pratique. Le débat s'est judiciairisé depuis la loi française de 1983 qui condamne toutes les mutilations corporelles, et il s'est mondialisé, opposant les tenants des valeurs universelles à ceux des particularismes culturels.
- 3 L'auteure inventorie ensuite les mythes et les fantasmes concernant le sexe féminin, lesquels révèlent la forte ambivalence des hommes à son égard. Elle détaille les différentes formes d'excision, leur localisation, leurs circonstances et note les freins culturels à l'étude de ce sujet (pudeur personnelle et sociale, crainte devant les jugements extérieurs, pensée magique côtoyant la pensée logique...). La plupart des exemples cités proviennent d'une étude réalisée en Somalie, région où les femmes sont infibulées. Elle note que l'excision était autrefois intégrée à un large rituel d'initiation transmis par les mères. Y renoncer équivaldrait, pour les filles, à une mise à mort symbolique de la mère.

- 4 On peut se demander pourquoi excision et infibulation, qui ne constituent des prescriptions dans aucune religion, font montre d'une telle pérennité. Les arguments en leur faveur sont de plusieurs types : prophylaxie, renoncement à l'androgynie et à la bisexualité, condition de la fécondité féminine, protection de la virginité, mainmise – jamais évoquée – sur la sexualité féminine. Les conséquences sur la physiologie féminine à court et à long terme sont très lourdes (hémorragies, infections, anuries, lésion des organes voisins, troubles de la menstruation...), et les conséquences psychologiques ne sont pas moindres : angoisses en relation avec le sang des menstrues partiellement retenu dans le corps par l'infibulation, terreur d'être répudiée le soir de ses noces au cas où l'ouverture résiduelle se serait détendue, douleur extrême de la première relation sexuelle (également pénible et angoissante pour l'homme qui doit réussir à défibuler sa partenaire avec son sexe), douleur ou absence fréquente de plaisir dans la totalité de la vie sexuelle féminine. La douleur dépend du contexte et elle est certainement plus forte actuellement que dans la société traditionnelle. Autrefois, le marquage des filles confirmait leur identité et leur fonction sexuelles, il les rendait identiques à leur mère et les intégrait au groupe des grandes filles. Maintenant, ces bénéfices secondaires ont disparu et il existe une divergence entre le modèle transmis et celui venu de l'extérieur. Les femmes excisées ou infibulées qui se rendent à l'étranger subissent une grave blessure narcissique en intériorisant l'anathème jetée sur ces pratiques, ce qui les conduit à une « acculturation antagoniste » (G. Devereux), c'est-à-dire un mouvement autodépréciatif avec repli sur soi et renforcement des mécanismes de défense. Ainsi, les Somaliennes revendiqueront l'infibulation comme marque de leur culture particulière, tout en se voulant semblables à toutes les femmes.
- 5 Les femmes (excisées, infibulées) entretiennent un certain nombre de fantasmes sur les besoins sexuels des hommes, destinés à excuser la polygamie ou l'infidélité masculine. L'intrusion du regard étranger leur a fait suspecter qu'ils jouissaient davantage avec des partenaires féminines au sexe entier. Il s'en est suivi un doute sur leur propre capacité de jouissance, d'où une tonalité affective dépressive ou persécutive. Quant aux hommes, tous n'exigent pas l'excision et de nombreux chefs d'État ont légiféré contre cette pratique, quitte à reculer ensuite devant les pressions des extrémistes. Dans la Corne de l'Afrique, la nécessité de défibuler la femme au moment du mariage crée une forte angoisse de castration chez le partenaire masculin. Pour l'auteure, plus encore que les hommes, c'est le groupe des mères qui impose ces mutilations sexuelles aux jeunes femmes et c'est sur elles que doit porter en priorité l'éducation.